

On, à commencer par moi bien sûr, peut se demander ce qui pousse à s'embarquer dans une autobiographie littéraire quand on a si peu le goût de parler de soi. Alors que toutes les apparences sont contre moi, que j'entame le troisième volet de cette vie poétique (mais l'ordre importe peu), je jurerais encore, main sur le cœur, que ce genre n'est pas mon genre. Je me suis évité si longtemps, étant si bien imprégné des leçons du monde de mon enfance où la discrétion était la plus haute des vertus et l'effacement le plus sûr moyen d'y parvenir, que je peine parfois à me persuader que c'est bien moi que je mets ainsi en avant. Ce qui me rappelle cet homme grand et maigre au visage émacié qui se pensait toujours comme le « petit gros » de sa jeunesse, ce qui sautait d'autant moins aux yeux que, n'étant pas lui-même natif de la ville où j'habitais alors, nul autre que lui ne pouvait lui renvoyer cette image rétinienne. Mais

cette chair enfuie, visiblement il la couvait. A se demander ce qu'elle représentait pour lui. La nostalgie de la satiété peut-être. Cependant ici, ni nostalgie, ni satiété. J'ai eu beau à maintes reprises m'en défendre, expliquer que l'Ouest et la famille ne m'intéressaient en définitive que moyennement, que si je m'y suis penché c'était à fin d'inventaire, de me livrer à un examen de mon bagage de naissance avec lequel j'avais dû composer, ce qui revient à vider son sac en somme, on ne veut pas me croire. S'il insiste autant sur son enfance c'est qu'elle lui manque, non ? Comme si un laborantin penché au-dessus du bacille de Koch avait la nostalgie de la tuberculose. Et à ceux qui tapent du poing sur la table sur l'air de cette fois on le tient, il se prétend lui-même malade de son enfance, je précise que cette allusion ne tombe pas au hasard, j'ai été sauvé à sept ou huit ans de la tuberculose pulmonaire – affection jadis commune qui a emporté Tchekhov, Kafka et peut-être Lautréamont, ce qui expliquerait sa mort prématurée, à vingt-quatre ans, au 7 rue du Faubourg-Montmartre –, par un médicament, le Rimifon, opportunément découvert au moment où des cavernes se creusaient dans mes poumons, ce que révélait l'appareil radiographique à l'écran spectral du docteur Mézières – lequel, dans son cabinet de campagne, comme un professeur à son tableau, pointait du bout de sa baguette les taches sombres en tapant sur la surface vitrée pour convaincre mon père du

danger que je représentais pour moi et pour les autres, tous les deux s'éloignant de l'appareil pour poursuivre leur conversation plus discrètement tandis que les rayons X me traversaient à flots le thorax. C'est ce même docteur, quarante ans plus tard, qui se présentait devant moi dans une librairie d'Angers où je signalais un livre, me confiant qu'il avait exercé son métier – et c'était la cause principale de sa venue – pas très loin de ma commune natale, me nommant la petite ville, ce qui me mit la puce à l'oreille, puis me tendant une carte de visite pour m'aider dans mon travail de signataire, moi y lisant avec stupéfaction le nom de mon sauveur, à qui d'une certaine manière je devais aussi ce livre, pensant qu'il avait fait la démarche de me rencontrer pour cette raison ancienne, moi relevant la tête, lui disant vous m'avez guéri, lui se demandant de quoi je parle, ayant oublié le petit garçon de sept ou huit ans et cet homme de haute taille qui l'accompagnait, moi lui rappelant alors, comme une sorte de code entre initiés, le nom du médicament miracle, ce Rimifon dont le site Doc-tissimo précise qu'il « ne doit être administré qu'après preuve bactériologique de la tuberculose ».

Je revois encore la preuve bactériologique, des comprimés blancs dans des petites boîtes cylindriques orange à capsule blanche qui m'évitèrent le sanatorium et un récit à la Thomas Bernhard, mais pas un long été allongé dans la pénombre de la chambre du

premier étage donnant sur le jardin, volets de bois fermés, sans même la possibilité de lire ou de jouer. Je me revois aussi dans une chaise longue, dans la petite cour au ciment craquelé, sommé encore de demeurer sans bouger, le regard tourné vers la tonnelle et son dais de roses. En voie de rémission peut-être. J'en ai conservé des bronches tussives et une détestation de l'hiver que je passe sous un empilement de vêtements et, la nuit, sous la couette la plus épaisse que j'aie pu trouver. Mais le poumon évidemment. Si j'éprouve le besoin de me retourner ce n'est pas pour me lamenter du temps perdu qui sans le produit miracle l'eût été définitivement, ni pour louer les charmes d'une existence provinciale à l'ombre d'une église romano-byzantine, ou la beauté des ciels tourmentés de l'Ouest, ou la figure du dernier aurore, la visière de sa casquette bleue rabattue sur les yeux, remontant à grandes guides le bourg debout sur sa charrette à cheval, ou ce beurre couleur jonquille avec ses cristaux de sel craquant sous la dent, qu'une fille de ferme nous apportait dans un saladier de faïence enveloppé d'un torchon. Si c'était le cas, je ne serais pas venu me réfugier à Mirabel, au milieu des collines et des oliviers, je retournais dans la maison natale au cœur d'un bourg entouré de prairies grasses sous un ciel ardoisé, et je m'en faisais le laudateur en cherchant désespérément dans ce décor modifié par les travaux d'urbanisme que l'on retrouve sur toutes les places de

village pareillement fardées – même rouge violacé des lampadaires, mêmes vasques fleuries, mêmes trottoirs dallés – les images subliminales d’autrefois, tandis que l’humidité poursuivrait sa lente dérive des continents sur les murs. Ceci, c’est le point de départ. Le petit drapeau planté sur une colline d’où part la course à la vie. Mais au lieu que pour un grand tour le trajet est balisé dont on connaît d’avance la distance, le parcours, les villes étapes, les jours de repos, le jour et le lieu d’arrivée, ce qui arrive souvent pour les vies où l’imprévu n’a que peu de place, de ce point qui n’autorisait pas à rêver bien loin, est parti pourtant un chemin d’écriture, qui est le mien, dont je suis le seul à pouvoir dresser le relevé topographique. C’est par lui que tout est passé, par lui aussi que peuvent se lire les états mouvants du monde qu’il traverse. A un moment donné, le traitement de la syntaxe nous parle plus que des images d’archives. Et le choix des mots, et les évictions du vocabulaire. Comment « l’écriture » a remplacé « le style » par exemple. Et tout ce que nous dit sur le pays sa façon de se raconter. Et de ne pas. A quoi, ce changement à vue de la forme narrative enregistrant les tressauts du siècle, je n’étais pas le mieux préparé. Mal aidé par une vue approximative, toutes les cartes anciennes en ma possession, héritées d’un monde rural catholique en voie d’extinction, se révélant datées, périmées. J’avançais comme en territoire inconnu. Sur quelle carte par exemple se

trouvait la vie communautaire dont on vantait les mérites pendant mes années universitaires, quand jusque-là elle relevait exclusivement d'une congrégation religieuse et de ses mœurs bénédictines ? Et cette liberté des corps quand le démon de la chair nous conduisait illico en enfer ? Et cette contestation de l'autorité et des hiérarchies quand l'ordre ancien était une reproduction terrestre du droit divin ? Toutes ces vieilles lunes, mieux valait s'en débarrasser tant elles vous menaient dans le décor. Et les nouvelles, qui se découvraient comme si on avait retourné brutalement la face cachée de notre satellite ? D'où ce travail rétroactif d'arpenteur, de cartographe. Reconnaître le chemin parcouru dont sur ce terrain mouvant, où le paysage évoluait comme des dunes de sable sous le vent de la modernité, on ne pouvait deviner quel passage il emprunterait. Car il s'agissait bien de cela, c'était même la principale question : par où ça va passer ? Ce qui a permis aussi, cette progression à l'aveuglette, d'inventorier et de nommer les zones d'ombre. Comme ce territoire interdit du roman, par exemple. D'autant plus délicat à explorer, que le réel – l'illusion référentielle, selon les doctes qui se pinçaient le nez quand il était question du roman – était littérairement tenu à distance, considéré comme suspect, voire nuisible pour la bonne compréhension des choses. On n'allait pas accorder un quelconque crédit

à ce qu'on avait sous les yeux. Le réel, c'était bon pour les paysans, le peuple de la glèbe.

Dans un des feuilletons que l'on pouvait voir chaque jeudi à la télévision à destination des enfants, où l'on suivait les exploits d'un jeune garçon et de son chien enrôlés tous deux dans l'armée yankee, et qui se passait sans doute après la guerre de Sécession et avant la fin des guerres indiennes puisque de temps en temps il fallait mater un groupe de rebelles emplumés, on croisait des hommes habillés de costumes de peau, bonnet de trappeur sur la tête d'où pendait une queue de castor, et qui semblaient dispensés de la discipline militaire. Avachis sur leur fusil, ou appuyés contre la roue d'un chariot, négligés quand les soldats pointaient le menton en ligne et bombaient le torse dans leur uniforme impeccable, leur mission était, en avant des troupes, de reconnaître le terrain. Et ma sympathie allait vers ceux-là, les éclaireurs. Je leur dois quelque chose, et d'abord savoir que la fonction existe. Me voici éclaireur à rebours, partant à sens inverse, dessinant par les souvenirs que j'en ai ma carte du temps. On croit qu'on en a fini avec le blanc des cartes. Nous ne serions plus au temps des planisphères où les confins étaient ornés de monstres marins baignant dans une cataracte abyssale, où le tracé des continents était anamorphique (le nez écrasé de la Bretagne sur cette carte du Moyen Age, ou, sur une autre, effilé comme un nez de lévrier, et

l'Afrique passée sous un laminoir sur une troisième), et où manquait la moitié de la planète. Aujourd'hui, hormis le yeti et un million de variétés d'insectes, il ne resterait plus rien à découvrir. Or il en est des blancs des cartes comme de la robe misérable de la jeune fille que croise Perceval dans sa quête du Graal. Honteuse de sa mise pitoyable devant le beau chevalier qui se présente devant elle, elle resserre pudiquement une déchirure de sa robe pour cacher un morceau dénudé de sa peau, ce qui a pour conséquence d'ouvrir une autre plaie du tissu par où s'échappe un sein. Blanc de la peau, ou blanc des cartes, c'est tout pareil. On croit tout connaître et l'arrogance de la connaissance ouvre des béances.

Une question cependant : le remplissage des blancs planétaires s'est accompagné de récits formidables qui ont nourri pendant des siècles notre imaginaire. L'inventaire de ces nouveaux blancs qui n'apparaissent pas sur les cartes, par exemple heurs et malheurs de la Loire-Inférieure, peut-il avoir autant d'intérêt que, disons, *La Relation de voyage* de Cabeza de Vaca, où le conquistador raconte comment, seul survivant avec trois de ses compagnons d'une expédition calamiteuse en Floride, il vécut huit ans au milieu des Indiens, comme esclave d'abord, ensuite comme rebouteux et guérisseur, ce qui lui permit d'échapper au dépeçage aussi longtemps qu'il ressuscitait la fille d'un cacique, ou celle plus extraordinaire encore, qui

conditionna toutes les autres, et qui règle une fois pour toute la question du récit d'aventure, après quoi on se condamne à un laborieux pastiche, de *La Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne*, par Bernal Diaz, l'une des expéditions les plus folles jamais entreprises, sur laquelle aucun bookmaker anglais n'aurait parié à moins de un contre dix mille, ce qui était à peu près le rapport des forces en présence entre Cortés, débarqué avec cinq cents pouilleux, quelques coulevrines, dix canons de bronze et trente-deux chevaux, et l'immense empire aztèque. Or Bernal accompagnait Cortés dans son pari de dément. *Cortez the Killer*, chante Neil Young. Mais hormis François d'Assise et quelques ravis de la crèche, le compliment vaut pour à peu près tout le monde en ces temps furieux. Même pour le bon Saint Louis, qui expliquait à Joinville comment passer son épée à travers le corps d'un infidèle et le fouailler avec jouissance, après quoi il allait baiser les pieds des lépreux. *Cortez the Killer*, mais pas seulement, il n'aurait pas pesé bien lourd face aux millions d'Indiens, Cortés diplomate habile, Cortés fin stratège, Cortés au mépris des préjugés s'affichant avec sa princesse indienne, la Malinche, baptisée doña Marina, dont il eut un fils, Cortés intrépide qui à l'or préférerait le vertige de l'inconnu. Et Bernal fut à ses côtés, de toutes les expéditions héroïques et catastrophiques, de tous les faits d'armes, depuis les vaisseaux sabordés

devant la toute nouvelle Vera Cruz jusqu'à la prise de Mexico en passant par le massacre de Cholula et la Noche Triste où Cortès, cerné par des guerriers aztèques se défend seul, l'épée à la main, sauvé in extremis par une poignée de fidèles au moment où il allait succomber, et c'en aurait été fini de la véridique histoire. Mais si vous voulez ferrailler, n'allez pas chez Dumas, allez chez Bernal et son corps tailladé par plus de cent batailles, vous serez avec lui sur la pyramide du Soleil, vous défendant marche après marche à grands coups d'estoc et de taille contre la montée furieuse des Mexicas. Si vous voulez évoluer dans l'intimité de Montezuma, suivez Bernal dans le palais somptueux du monarque, tapissé de jade et de pierres, aux jardins peuplés d'oiseaux colorés et retentissant des feulements des jaguars. Il était devenu son ami après que Cortès l'eut séquestré, et vous aurez de la compassion pour ce prince finissant, lapidé par son peuple. Avec Bernal encore vous partagerez son incrédulité quand, après avoir sauvé des jeunes gens promis aux sacrifices rituels, ceux-ci protestent, tenant absolument à ce qu'on leur arrache le cœur en y plantant une lame d'obsidienne et que le prêtre le brandisse à bout de bras au sommet de la pyramide en offrande au soleil. Et si vous avez envie de grimper sur la cime tronquée du Popocatépetl, emboîtez le pas de ces gueux d'Espagne qui, parvenus au sommet, découvrant émerveillés Tenochtitlán posée comme un

nénuphar sur son lac en contrebas, gelaient dans leurs armures en même temps qu'ils se brûlaient les pieds sur les cendres du volcan. En comparaison de quoi les récits d'aventuriers contemporains font pâle figure, qui, bardés d'appareils électroniques, se laissent dériver sur la banquise ou, se filmant, envoient instantanément leurs images d'un hamac au bord d'un lac gelé de Sibérie. On voit bien que ceux-là sont désolés que les temps n'aient rien de mieux à leur proposer. Ils auraient aimé accompagner Bernal au Honduras, tomber sur les ruine d'Angkor avec Henri Mouhot, ou aider Désiré Charnay à dégager les temples mayas de leur gangue de verdure. Arrivés trop tard. La terre explorée non seulement en long et en large mais maintenant de haut en bas, des sommets himalayens, avec les longues cordées plantant un drapeau vainqueur sur chacune des quatorze montagnes dépassant les 8 000 mètres (avec une pensée affligée pour le Gyachung Gangri qui avec ses 7 922 mètres rate d'un cheveu d'entrer dans le club des seigneurs), aux abysses marins, le bathyscaphe de Picard s'enfonçant à – 10 916 mètres dans la fosse des Mariannes. N'ayant plus de grands espaces vierges à découvrir, les nouveaux aventuriers en sont réduits à investir des confettis de taches blanches qu'ils conçoivent eux-mêmes et collent sur une carte comme un enfant des gommettes, incapables d'envisager l'aventure autrement que par la survie du corps en milieu hostile.

Mais là aussi, arrivés après la bataille. Et quelle bataille. Sur cette question du corps souffrant le XX^e siècle a inventé l'indépassable, toute une littérature, et sans doute la plus haute de ce siècle, Levi, Kertész, Buber-Neumann, Ginzburg, Chalamov, Margolin, racontant, disséquant les sévices infligés au corps, la faim implacable, le froid déshabillant la main comme un gant, les coups, la torture, l'arbitraire, le typhus, l'humiliation, la vermine, tout ce qu'un organisme peut endurer avant de lâcher prise et qu'on n'aurait jamais supposé en mesure d'en supporter autant. Cabeza de Vaca aurait pu témoigner, ce qu'il laisse entendre est terrible, mais il ne s'attarde pas, considérant en homme de son temps que ce qu'il subit n'est rien en comparaison des souffrances du Christ, « le tourment que lui avaient fait endurer les épines avait dû être plus grand que celui que je souffrais alors ». Mais la grande aventure du XX^e siècle est là, dans ces témoignages des camps, et partout où la science du mal impose sa loi de fonte rouge. Ce qui ne laisse de fait pas grand-chose aux auteurs qui suivent, privés d'espaces inconnus et d'exploits inédits, sinon l'aventure du rien ou, ce qui revient à peu près au même, l'aventure de la langue.

Car ce retournement de l'horizon, après que tout a été exploré, inventorié, cette volte de l'extérieur vers l'intérieur, du lointain au plus proche, la langue, et c'est pour cette raison qu'il faut l'écouter parler, la